

*Les possibilités d'avoir accès à l'information se sont accrues dans le monde islamique. À la communication de type gouvernemental s'ajoutent les sources internationales d'information, nombre desquelles sont en langue arabe, et qui sont, en général, privilégiées par les auditeurs. Les antennes paraboliques, une véritable révolution dans ce domaine, sont, si ce n'est autorisées, du moins tolérées. Les journalistes occidentaux qui « couvrent » les événements du monde musulman ont, à présent, de plus grandes responsabilités. Les médias du Nord ont trop tendance à recourir au sensationnel et à ne pas prendre en considération les problèmes de la vie quotidienne.*

## LES NOUVELLES SONT ENFIN PLUS ACCESSIBLES

Ghassan Salamé (\*)

Depuis quelque temps, une discrète, efficace, dangereuse alliance a été constatée entre certains orientalistes occidentaux et quelques groupes islamistes, une alliance qui a pour objet de considérer comme absolue la supposée spécificité de la religion islamique. La spécificité prétendue de l'Islam est en réalité la raison d'être et des uns et des autres.

Telle n'est certainement pas notre opinion. Si chaque religion a ses dogmes, si chaque espace culturel est marqué par ses normes, l'Islam n'est guère une exception. Il n'y a pas d'économie politique propre à l'Islam, il n'y a pas de système politique propre à l'Islam et il y a encore moins une information qui serait propre à l'Islam. Prétendre le contraire, pour quelque raison que ce soit, c'est au mieux faire preuve d'une naïveté folklorique, au pire devenir le complice d'une mouvance anti-démocratique en vogue.

Si l'on considère l'état de l'information dans le monde musulman, autant que l'on pourrait l'étudier dans n'importe quel autre espace culturel, le premier constat est celui d'une nette avancée technique. Les progrès de l'alphabétisation rendent l'accès à l'information bien

plus aisé pour le grand nombre. Les recettes pétrolières ont, par ailleurs, permis aux États producteurs de se doter de moyens très avancés. La distribution des exhortations de l'Ayatollah Khomeyni par voie de cassettes a accéléré le mouvement révolutionnaire qui devait emporter le régime du Chah d'Iran. Le soulèvement palestinien en cours doit beaucoup aux machines de fax qui crépitent entre les Territoires occupés et Tunis ainsi qu'avec les autres capitales du monde. Au Liban, les milices ont pu, un moment, conforter leur emprise sur certains secteurs de la population en investissant dans les différents médias, s'assurant pendant quelques années un monopole de fait sur l'audiovisuel. Les algériens ont été très sensibles à la couverture des événements de leur pays dans les télévisions européennes qui leur parvenaient par voie d'antennes paraboliques; et Cnn a fait son entrée sur les écrans des citoyens du Golfe pendant la guerre du Koweït. L'alphabétisation, la connaissance même rudimentaire de langues étrangères, les moyens financiers pour se doter des instruments nécessaires à la réception se sont donc conjugués pour

rendre autrement aisé l'accès à l'information. À cela il convient d'ajouter le phénomène du «téléphone arabe» à une échelle autrement importante du fait de l'établissement de réseaux téléphoniques modernes dans la plupart des pays de la zone. A l'inverse, la baisse des recettes pétrolières a conduit, dans certains pays comme l'Algérie, l'Iraq ou même la Syrie, à rendre le papier plus cher et son appropriation très dépendante de la volonté des gouvernements. Cela a eu pour effet de freiner les mécanismes de production des médias écrits et un intérêt plus net pour les médias audiovisuels. Il est par ailleurs constaté que dans les zones à trouble, la radio et, dans une moindre mesure, la télévision, a toujours une longueur d'avance sur les médias écrits. Or, comme la région du Moyen-Orient est en permanence la proie de troubles et d'événements sanglants, l'audiovisuel a naturellement la primauté sur les moyens écrits, notamment pendant les périodes de guerre et de crise aiguë.

Un autre constat concerne la volonté des gouvernements de s'approprier les médias, une pratique courante dans la plupart des pays de la région. Cette volonté aboutit naturellement à douter de la véracité des informations relayées par les médias officiels et à rechercher l'écoute des médias étrangers, voire proprement ennemis. C'est ainsi que les arabophones montrent un intérêt constant pour les radios étrangères comme la Bbc, Radio Monte-Carlo, voire Radio Israël, qui émettent toutes en langue arabe, ce qui leur permet de confronter l'information officielle produite par les médias officiels avec d'autres sources. Une véritable technique artisanale de décodage des informations en fonction de leur source est devenue un sport national dans la plupart des pays de la région, illustrant un niveau élevé de politisation et de perspicacité, même dans les secteurs les moins éduqués de la population. Les gouvernements ont été

cependant obligés d'autoriser la possession de radios transistors qui permettent l'écoute de stations étrangères sinon ennemies, et de postes de télévision qui, dans certaines zones frontalières, permettent la vision de chaînes étrangères. Plus récemment, les gouvernements de certains pays comme l'Arabie saoudite ou l'Algérie ont toléré, sinon clairement autorisé, l'acquisition d'antennes paraboliques, une véritable révolution dans le monde de l'information, surtout au vu de la faiblesse, la routine, la censure très lourde sinon la «langue de bois» en cours dans plus d'un pays de la région.

Cela rend encore plus grande la responsabilité des journalistes occidentaux qui «couvrent» les événements du monde musulman, car il arrive de plus en plus souvent que leurs produits ne soient pas seulement lus ou écoutés dans leur pays d'origine, mais aussi dans le monde musulman. Les nord-africains par exemple étaient choqués par ce qu'ils ont perçu comme du «racisme» dans le commentaire des médias européens pendant la guerre du Koweït. La frustration est particulièrement née du fait que les médias occidentaux, notamment lorsqu'il s'agit de l'Islam, ont besoin «d'images fortes», de sensationnel pour servir les a priori culturels anti-islamiques aujourd'hui en vogue en Occident. Les sociétés musulmanes se sentent violées par cet intérêt occidental pour ce qu'elles ont de plus violent, de plus spectaculaire alors que les problèmes de la vie quotidienne qui les occupent tant ne semblent susciter l'attention d'aucun journaliste occidental. Les musulmans sont notamment outrés du temps de parole complaisamment offert par les médias occidentaux aux personnalités et aux groupes d'orientation islamiste quelle que soit leur représentativité réelle, alors que les groupes sécularistes ou nationalistes sont laissés dans l'ombre, comme si l'Occident avait besoin de se faire peur à lui-même,

comme s'il cherchait à favoriser ces groupements islamistes en les dotant d'une audience que souvent ils n'ont pas. Les journalistes étrangers feraient donc bien d'accorder de l'intérêt non seulement aux progrès des courants islamistes dans les sociétés musulmanes mais aussi à la résistance que ces sociétés démontrent face à la montée du populisme religieux.

Cette recherche obsessionnelle de ce qui est sensationnel m'avait amené à observer qu'en 1982, lors de l'invasion israélienne du Liban, des *networks* de télévision américains en étaient venus à payer argent comptant des soldats de l'Olp pour simuler des batailles en vue de pouvoir envoyer aux États-Unis des images pour une journée où il ne s'était rien passé. Ailleurs, des manifestants deviennent aisément plus outranciers dans leurs slogans dès qu'ils savent qu'ils sont filmés par une télé étrangère. Cela leur donne plus de poids et permet à leurs photographes de conforter l'idée d'«un Islam menaçant en montée inexorable». À cela il faut ajouter l'ignorance pure et simple: la simple prononciation des noms arabes ou persans sur les médias occidentaux fait souvent sourire, quand l'Iran n'est pas présenté comme un pays arabe ou quand les kurdes ne sont pas présentés comme ayant leur propre religion. Dans certains cas, la volonté politique est trop évidente pour pouvoir être niée, comme par exemple à la fin de la guerre du Golfe lorsque Saddam Hussein a eu à affronter en même temps une rébellion kurde au nord de l'Iraq et une rébellion à majorité chiite au sud de ce pays. Les médias occidentaux ont très rapidement adopté la saga des kurdes comme positive et n'ont accordé aucune attention à la rébellion du sud iraquien qui était pourtant plus meurtrière et dont l'avenir du régime dépendait de manière autrement déterminante.

Bref, si les musulmans du monde se contentent de moins en moins des médias officiels de leurs propres

pays, cela devrait pousser les journalistes étrangers, et notamment ceux de l'Europe du sud (français et italiens surtout) à un sens plus aigu de leurs responsabilités. Car on approche du moment où les musulmans, déjà déçus par les médias de leurs pays, à cause des mensonges évidents que ces derniers véhiculent, en viennent à développer un dégoût similaire à l'égard des médias des pays dits démocratiques, du fait de leurs commentaires superficiels, de leur obsession pour tout ce qui

est sensationnel et du racisme sous-jacent dans certains de leurs commentaires.

Cela est d'autant plus vrai dans le monde arabe et ce depuis la fin de la guerre du Golfe, le citoyen arabe étant depuis sollicité par trois sources d'information également insatisfaisantes: une information officielle souvent obsédée par sa servilité à l'égard du régime en place, une information dite pan-arabe (produite à Londres ou à Paris) dorénavant dominée par les capitaux des pays

du Golfe et par leurs gouvernements conservateurs et une presse internationale à laquelle on a plus aisément accès que par le passé mais qui déçoit par ses partis pris culturels et ses a priori. Ce n'est pas avec un triptyque médiatique aussi déficient que l'on peut faire avancer la cause de la démocratie.

---

(\*) *Directeur de recherche au Cnrs et Professeur à l'Institut d'études politiques de Paris.*